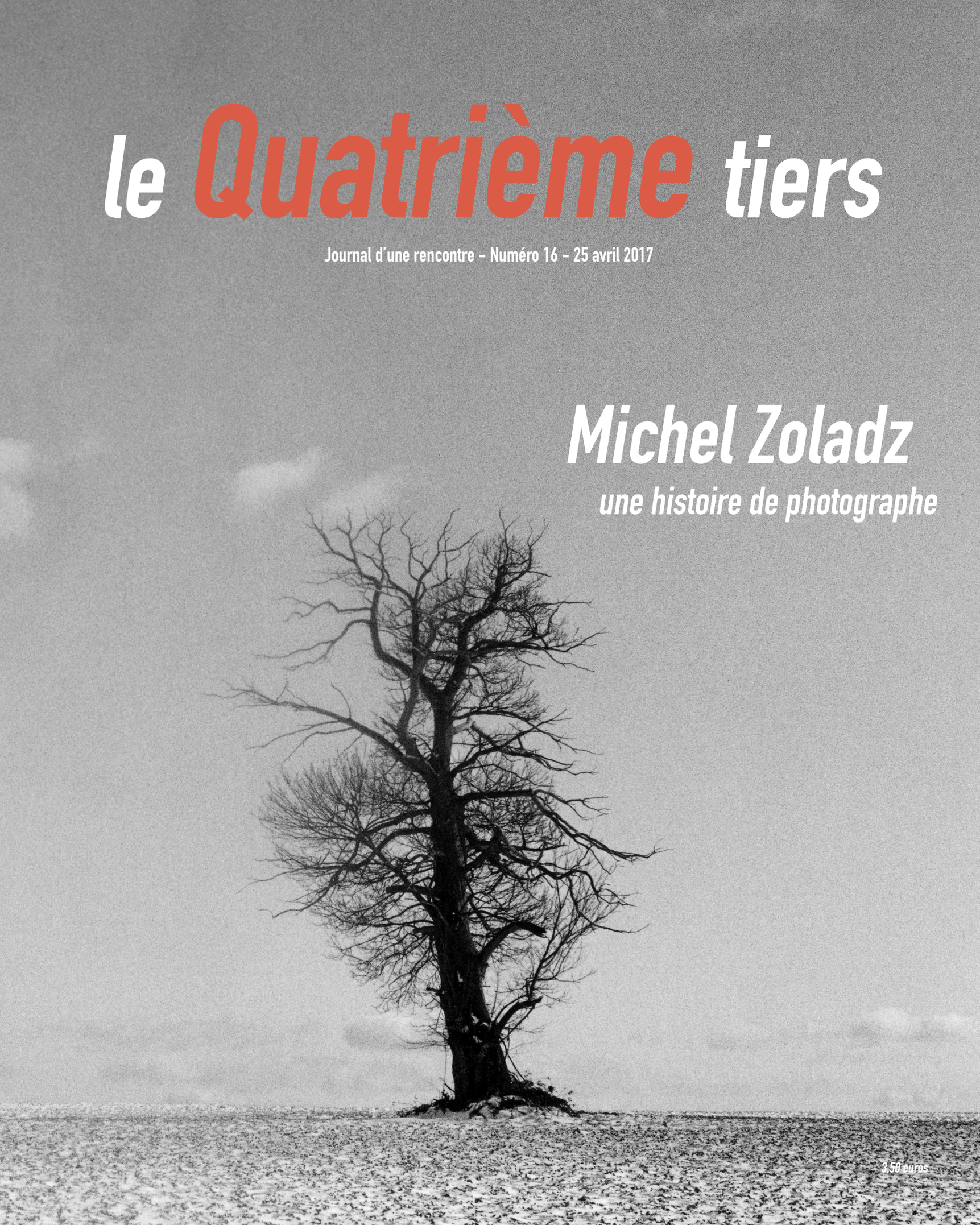
le Quatrième tiers

Journal d'une rencontre – Numéro 16 – 25 avril 2017

Michel Zoladz

une histoire de photographe



4,50 euros

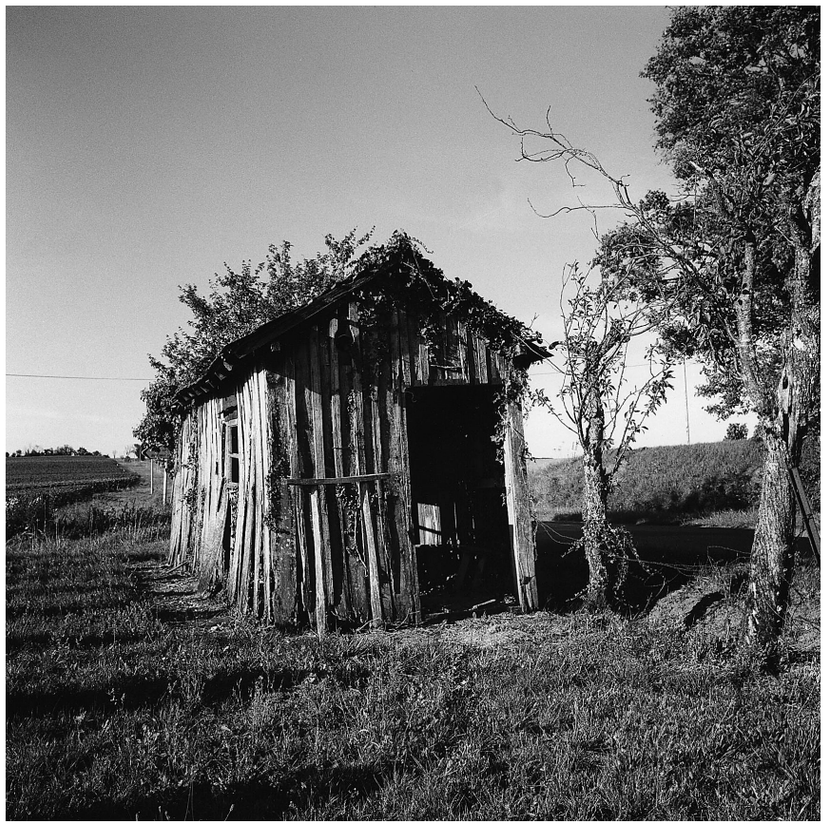
Michel Zoladz

une histoire de photographe

J'aime chacune des images publiées dans ce portfolio, car elles ont toutes une histoire. Et il n'y a pas de photo sans histoire. Sans une histoire du photographe.

Je suis un immigré de la deuxième génération. Mes grands-parents russes ont fui la Russie à la charnière du 19e et 20e siècle, à cause des pogroms. Ils ont rejoint la Pologne... que mes parents ont fui quarante ans plus tard, avant l'invasion nazie. Ma famille s'est installée en France et a vécu l'occupation avec plus ou moins de mauvaises fortunes. Certains ont été déportés, d'autres se sont cachés ou ont résisté... Je suis né à Paris dans les années 50. Comme un enfant miraculé de la guerre. Au début des années 60, j'étais lycéen en banlieue parisienne. Dans mon établissement, il y avait un club photo situé dans un local en préfabriqué. J'y suis entré avec un ami, par curiosité : une petite pièce obscure, une lumière rouge, un négatif, un agrandisseur, une feuille blanche dans des bains... Et là, j'ai vu apparaître une image. Ça m'a marqué. Immédiatement. Irrémédiablement. Je me souviens avoir dit : « c'est le métier que je veux faire. Je veux être photographe ! » *J'ai alors suivi les cours avec assiduité, j'ai fait chier mes parents pour qu'ils m'offrent un premier appareil merdique... À 15 ans, j'ai bossé à la Poste pour m'acheter mon premier Zorki ! Un appareil photo soviétique, une copie du Leica, peu cher et beau : sur la coque il portait la faucille et le marteau. Est arrivé mai 68. Un bouleversement total de nos vies. On passait d'une société triste, conservatrice, normée, avec des interdits partout à une liberté incroyable. On pouvait écrire sur les murs, revendiquer, baiser, fumer... J'y ai bien pris part. Mais après mai, il y a eu juin. Le retour de bâton, le conseil de discipline. J'ai été viré. En septembre 68, je me suis présenté à l'école des Gobelins, l'école de l'image de la Chambre de Commerce et d'Industrie de Paris. J'y suis allé au flan, avec un dossier scolaire désastreux, mais avec toutes mes photos. Ils m'ont pris. À l'époque on s'arrachait des élèves des Gobelins... la photo c'était un métier, un vrai métier. Tu ne t'improvisais pas photographe.*

En 1968, je militais dans des mouvements d'extrême gauche, des mouvements juifs communistes. J'étais anar... Tu comprends, si tu n'es pas anar à 18 ans, alors tu ne le seras jamais. Et si tu l'es encore à 40 ans, c'est qu'il y a un problème ! Alors à 18 piges, je quitte les Gobelins avant la fin du cycle d'études. Je pars en Israël bâtir le Socialisme dans les kibboutz ! Là-bas, je fais l'armée, mais ça ne se passe pas bien. Je refuse d'aller dans les territoires occupés, je fais trois mois de prison. Finalement, je suis détaché de l'armée pour finir garde dans un mirador, dans un kibboutz à la frontière libanaise. L'entité kibboutz me plaisait par sa conception de société parfaitement égalitaire. Que tu sois député à la Knesset, économe ou prof tu percevais exactement la même chose et comme tout le monde tu nettoyais les chiottes du kibboutz. Mais cette vie en communauté, c'est aussi des engueulades politiques à longueur de journée. Des débats houleux avec des gens avec qui tu vis, avec qui tu travailles, avec qui tu dors... Alors à un moment donné, ce n'est plus possible. Je suis parti après deux ans et demi, peu avant la guerre du Kippour. De retour en France, je suis paumé... Je vais voir mon vieux prof aux Gobelins. Ils me reprennent mais après l'expérience du kibboutz, le décalage est trop grand. Je suis plus âgé que les autres étudiants, je n'ai pas les mêmes préoccupations. Je pars. Je trouve un boulot comme assistant chez un photographe. Assistant d'accord. Mais je ne suis pas un esclave bon à aller chercher les cafés ou à balayer les studios. Moi ce que je veux c'est faire de la photo ! Alors au bout de quinze jours je me barre, encore. Finalement, en 1974, je trouve un travail : assistant de prof technicien de laboratoire aux Arts-Déco, rue d'Ulm à Paris. C'est parfait pour moi, je n'y rencontre que des gauchistes et des artistes ! Au bout de six mois, je commence à donner des cours. Je le ferai jusqu'en... 2015 ! Une vie. Une vie où parallèlement je réalise mes projets, je fais des livres, des expos... Je fais aussi des boulots de commandes, de l'industriel, des natures mortes, du reportage et même des mariages ! Peu importe le sujet. Je suis photographe. La photo je l'ai, vissée au corps !



Je vis en Berry depuis 2000, j'y travaille depuis les années 95. Je n'avais, à priori, aucune attache avec cette région. Juste un copain prof de dessin, originaire de La Rongère. Je venais dans la région avec lui, en vacances. Pour finalement acheter une ruine à Menetou-Salon en 1979. Moi, le petit juif errant, dont les grands-parents et les parents ont fui tout le temps, je me suis installé dans le centre de la France ! Un psychanalyste y trouverait des raisons formidables. Je me suis installé ici, en Berry, au centre de la France, comme les établissements militaires, loin des frontières. Avec aujourd'hui la ferme décision, consciente, que je ne bougerai plus de mon village. Je tomberai les armes à la main !

Il y a 5 ans, j'étais arrivé à un moment de ma vie où j'avais tout pour être heureux. Après 38 ans d'enseignement dans une École Nationale Supérieure de Photographie, où je me suis éclaté, où chaque jour j'étais confronté à des étudiants de 20 ans. Ce qui me donnait le sentiment de ne pas vieillir. Ma fille avait une vie tranquille, un bon boulot, des enfants merveilleux et Tignous : un mari génial. À soixante ans, enfin une autre vie commençait. Une vie parfaite où je pouvais pleinement me consacrer à mes projets. Jusqu'à ce 7 janvier 2015 et l'attentat contre Charlie Hebdo. Jusqu'à ce jour où arrive ce cataclysme, où tout se pète la gueule, où toutes mes certitudes s'effondrent. Un truc se brise. Je n'ai plus de projets. Plus le goût à la création. Plus la tête à ça. Le projet immédiat, c'est de survivre. Je ne sais pas si je suis artiste, créateur ou faiseur d'images, mais je sais que pour créer j'ai besoin d'être dans un certain état d'esprit, dans une ébullition créative permanente. Deux ans après ce drame, beaucoup de choses ont changé. Cette lourde parenthèse se referme. La vie continue. Ça y est la photo me manque. Je replonge dans mes négatifs. C'est une première étape avant la prise de vue, avant de retrouver une euphorie créatrice. Voilà le moment est venu de me remettre au boulot. De faire des photos. Mais la photo ne doit pas être une thérapie... on n'expose pas ses ordonnances !

Je ne travaille qu'en argentique ! Avec de la pellicule, à chaque fois que tu déclenches ton obturateur, tu réalises un acte photographique important. Rien à voir avec le numérique. Dernièrement, j'ai vu un portraitiste faire 400 photos avec son appareil numérique. À la fin, il y en aura bien une de bonne. Le problème, c'est que la bonne elle est toujours entre deux. Et je suis parfois anéanti quand je vois des rendus numériques tellement retouchés sur un logiciel comme Photoshop. On est si éloigné de l'image initiale. Avec une pellicule 12 ou 36 poses, la démarche est différente. C'est une autre histoire. Il y a un enjeu artistique. Regarder à travers le viseur d'un appareil photo ou regarder à travers un écran numérique, ça n'a rien à voir. Faut pas oublier une chose, quand tu regardes avec un viseur, le seul monde que tu perçois, c'est ce que tu vois à travers cette petite fenêtre. Avec un écran numérique, tu es tellement pollué par les éléments extérieurs, que le cadre devient subalterne. On peut me reprocher de me mettre un boulet au pied avec l'argentique, de mener un combat de l'ancien contre le moderne, mais c'est autre chose : depuis que j'ai découvert la photo, j'ai un rapport tactile et charnel avec le papier photo ! Le tirage argentique, c'est la vue et le toucher. Lorsque je cadre avec mon Leica ou mon Hasselblad, au moment où j'enclenche l'obturateur, la photo, je l'imagine déjà tirée ! Je la vois. Pourtant au moment de la prise de vue, ce ne sont que des rayons de lumière sur des sels d'argent sensibles à la lumière. Il n'y a rien d'autre. À part la satisfaction d'avoir fait une image que tu imagines. Mais concrètement, il n'y a rien ! Rien pour jouir de cette image. Plus tard dans mon labo, lorsque je développe mon négatif, c'est une autre étape, pour ne pas dire une autre épreuve. Car là, dans l'obscurité, il ne faut pas jouer au con. Bonne température, bonne manipulation, bonne agitation... Tu dois faire preuve de rigueur. Être méticuleux. Une fois le négatif développé, tu as un premier rendu de ton cliché. Tu as déjà un peu de bonheur. Après, il y a la planche contact. Tu vois le positif. Une image de petite taille. Mais tu sais tout de suite... au premier coup d'œil. Alors tu encercles à coup de crayons ce que tu vas tenter de tirer en grand format. Le tirage, c'est la concrétisation de tout ce que tu as vu, c'est l'émotion brute ! J'aime autant la prise de vue que le labo. L'un ne va pas sans l'autre. Tirer une image, c'est très tactile. Tu vas la caresser concrètement dans un révélateur de bain. Du bout des doigts, tu vas chauffer un endroit pour que le développement se fasse plus vite. Tu vas agir avec des petits cotons et des révélateurs purs pour faire varier une zone, pour densifier l'image ou pour ajouter un peu de lumière. Il y a toute une chorégraphie sous l'agrandisseur. Je ne conçois pas la photographie autrement qu'une création complète. Je fais la photo, je développe mon négatif, je tire ma photo ! Personne n'aura touché au négatif. Encore moins une machine !

Cette photo est un hasard photographique. J'étais à contre-jour, il y avait cette croix sur la route, entre Vignoux-sous-les-Aix et Fussy. Le résultat est mystique. Apparaît dans le ciel un ciboire. Pendant des années, je ne l'ai pas vu sur mon négatif. Un jour de mauvais temps, je me suis installé à ma table de travail, avec une loupe, j'ai regardé chaque cliché de la série. Ce halo lumineux m'intriguait, j'en ai fait un tirage 18/24. Heureusement que je suis athée, car un abruti te dirait avoir vu Dieu ce jour-là ! Moi ce jour-là, je n'ai rien vu. J'avais le soleil dans les yeux. Ce qui m'intéressait c'était de voir comment les gris et les contrastes réagissaient à contre-jour. Que dans l'objectif, la diffraction de la lumière sur les lentilles ait fait apparaître cet ovni est un pied de nez à un cartésien comme moi. Plus religieux que ça, ça n'existe pas !

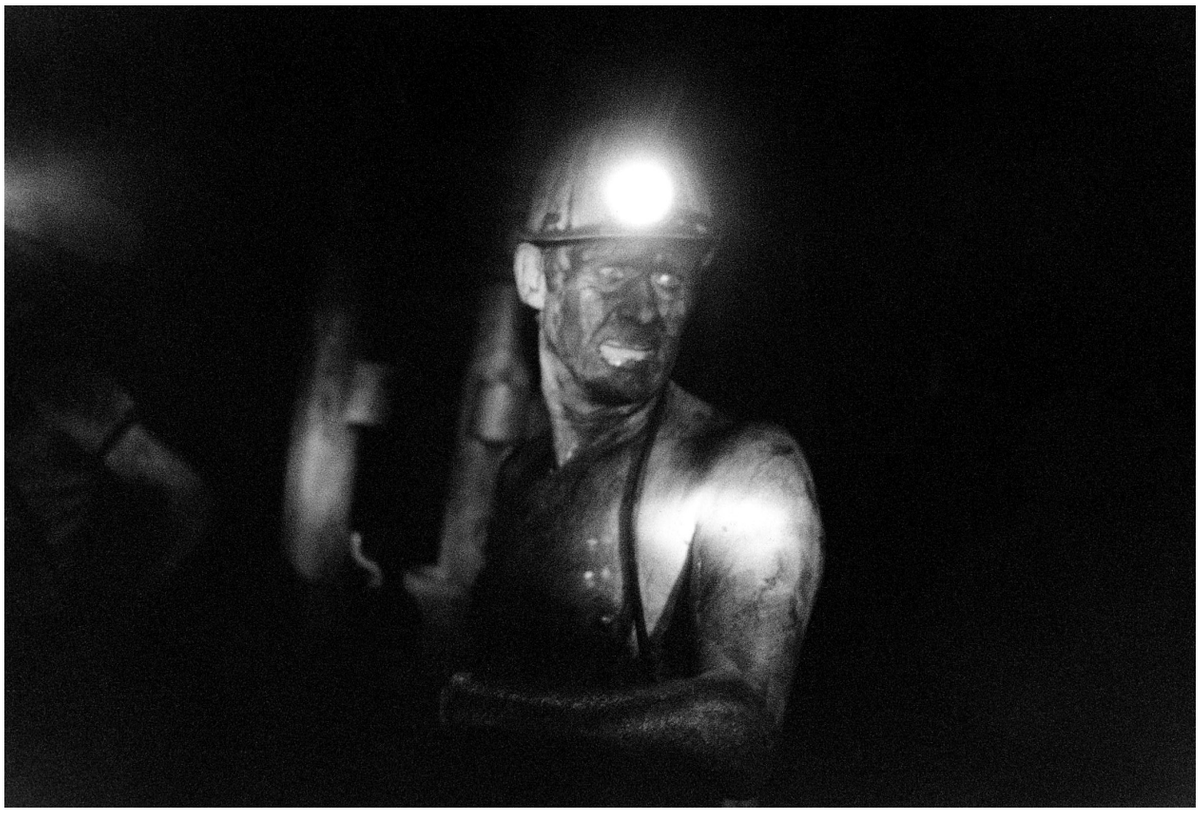
Je vois en noir et blanc. La couleur ne m'intéresse pas. Ce que je vois, je le traduis en gamme de gris. Mes maitres de la photographie sont des maîtres du noir et blanc : Cartier Bresson, Robert Frank, Ralph Gibson. J'ai été éduqué avec leur travail, j'ai évolué avec leur influence. Il faut se cultiver des images des autres. La beauté des autres te nourrie.

Une grande partie de ma production photographique est liée au mouvement ouvrier. Pendant des années, j'ai travaillé pour l'Huma, pour Révolution, pour la CGT, pour le Parti Communiste... J'ai rencontré la classe ouvrière. Celle qui bosse. Celle qui se lève tôt le matin. J'ai fait des reportages dans les mines, dans les hauts-fourneaux, dans les centrales nucléaires, à la SNCF. Je suis un photographe engagé. Ma photo est engagée. Mais c'est difficile de faire une image qui fait sens, qui fait date, qui raconte des choses. Photographier un poing et écrire « résistance », ça semble simple, mais crois moi, ça fait sens ! Encore plus aujourd'hui. Certaines de mes images ont servi des luttes. D'autres sont plus personnelles, davantage liées à une dimension esthétique.

DATE MARS 2009

SUBJECT Poings Levés

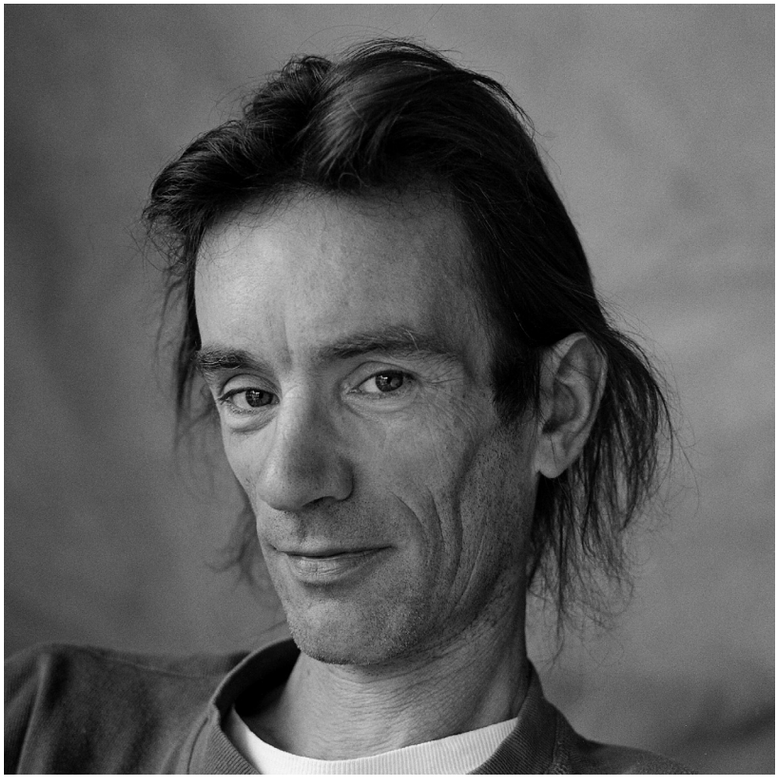
TECHNICAL DATA n° ~~[illegible]~~ 4024

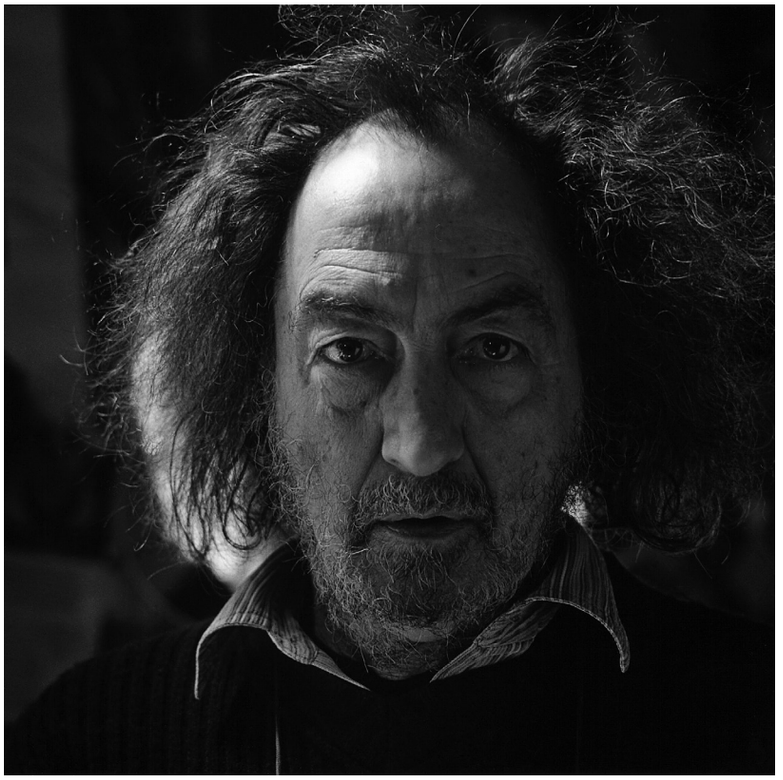


Ces deux photos ont été réalisées aux mines de Ladrecht. Celle ci-dessus est un portrait sans lumière. Dans un endroit où le moindre arc électrique peut provoquer un coup de grisou. J'y suis allé avec un Leica, sans cellule, sans pile, sans rien. Au fond de la mine, tu te démerdes ! Aller à 1200 mètres sous terre, c'est oppressant. Tu mets 7 à 8 minutes pour descendre. Les mecs travaillent dans des galeries comme des bagnards. Je me suis retrouvé sur le front de taille face à ce mec et son regard qui traduit tout : la fierté du travail, la lutte des classes, son rôle social... Il y a juste sa petite lumière sur le casque pour nous éclairer. C'est une photo chargée d'histoire. Un « hommage à la classe ouvrière ». Un hommage aux humbles, aux obscures, à ceux qu'on ne voit pas et qui ont remis la France à flots après la guerre. On oublie trop ces gens.

Moscou. Dans les années 80. Le Moscou mystérieux. Celui du froid, de la pluie et de la nuit. Au moment où je prends cette photo, j'étais complètement paumé dans la ville. Ce bus passe, il est flou. Il y a un couple avec un landau, un landau d'une époque révolue. Le sol est détrempé de neige... Cette photo, c'est toute une histoire.

Le café des ouvriers. 1982. Ce café ne doit plus exister. De toute façon, il n'y a plus d'ouvriers. Surtout en Lorraine où j'ai fait cette photo. Chez moi, il existe une version unique de ce tirage. Une version fumée ! Un tirage que j'ai accroché au dessus de ma cheminée et qui a subi quelques flambées successives ! Des enfumages qui ont créé une teinte. En photographie, on appelle ça des « virages », le but est de donner une teinte à l'image. Là c'est un virage sépia, sauf qu'il n'y a rien de chimique.





Le portrait, c'est quelque chose que j'aime faire. Véritablement. Le portrait ne fonctionne que si il y a un réel échange entre le photographe et la personne photographiée. À un moment, les yeux ne trichent pas. Quand tu attrapes le regard de la personne, elle se livre. Je vais employer des grands mots, mais si l'âme existe, dans un portrait ce sont les yeux qui en révèlent la tonalité. Quand je fais un portrait, je prends toujours le temps. Parfois des heures. Parfois des jours. Je rencontre la personne et on discute, longuement. On se quitte. On se revoit. Et à un moment, tu sens que cette personne est mûre pour se livrer. Alors elle se découvre. Ci-contre, dans ce portrait de Jean Linard, en arrière-plan, on perçoit un halo lumineux venu d'une fenêtre. Cela crée une auréole de saint, comme un clin d'œil à sa cathédrale.

La photo est une des plus belles histoires de ma vie. Mais dans une vie de photographe, d'artiste ou de peintre, c ombien d'images peut-on revendiquer ? Les revendiquer totalement. Pour les images publiées dans ce portfolio, je suis prêt à écouter toutes les critiques, mais pour chacune d'entre elles, je suis prêt à me battre bec et ongles ! Je les défendrai toutes. Tout le monde peut avoir un avis, mais qui d'autre que moi peut les juger ? Oui, ces images je les revendique. Celui qui me dit « elle est pourrie ton image », *je lui pète la gueule. Je le méprise. Il a le droit de ne pas aimer, mais pas de juger. Après 45 ans de photographie, j'espère avoir fait des images justes et non juste des images.*

propos recueillis par Raynal Pellicer

Le Quatrième Tiers
Journal d'une rencontre

www.le-quatrieme-tiers.com
www.facebook.com/LeQuatriemeTiers/

Photos : Michel Zoladz

Directeur de publication - Rédaction : Raynal Pellicer
Portrait dessiné : Giovanni Acremoni
Contact : raynalpellicer@gmail.com

Le Quatrième Tiers
16, rue Ranchot 18000 Bourges

Parution bimensuelle sur abonnement

Imprimerie Bémo Graphic
Rue des Artisans
Z.A Condé Sur Sarthe
B.P. 204
61006 ALENÇON Cedex

ISSN : 2496-2597
Dépôt Légal : Mars 2017